Contribution à la question de l'histoire de la dictature

LENINE

N.B: Ceci est une reproduction intégrale à partir des numéros 7 et 8 des *Cahiers du Bolchévisme* du 2 et 9 janvier 1926.

Nov. 2021

Lénine

Contribution à la question de l'histoire de la dictature

La question de la dictature du prolétariat est d'une importance fondamentale pour le mouvement ouvrier moderne dans tous les pays capitalistes sans exception. Pour bien la comprendre, il faut connaître son histoire. A l'échelle internationale, l'histoire de la dictature révolutionnaire en général et du prolétariat en particulier se confond avec l'histoire du socialisme révolutionnaire et spécialement du marxisme. En outre – et cela est naturellement le plus important – c'est dans l'histoire de toutes les révolutions des classes opprimées et exploitées contre les exploiteurs que nous trouvons les matériaux et la source principale de notre connaissance dans cette question. Celui qui n'a pas saisi la nécessité de la dictature dans n'importe quelle révolution de classe ne comprend rien à l'histoire de la révolution ou ne veut rien savoir sur ce terrain.

En Russie, quand il s'agit de théorie, le programme du POSD prend une valeur particulière. Ce programme fut établi en 1902-03 par la rédaction de la *Sarja* et de l'*Iskra*, ou plus exactement par G.-W. Plekhanov, puis retouché et fixé définitivement par cette rédaction. La question de la dictature est claire et précise dans ce programme, elle est liée à la lutte contre Bernstein et l'opportunisme. Il est

évident que pour la Russie, les expériences révolutionnaires qui ont le plus d'importance sont celles de l'année 1905.

Les trois derniers mois de cette année, octobre, novembre et décembre forment une période de batailles de masses révolutionnaires particulièrement puissantes et étendues. Ce fut une période où se développèrent ensemble les deux méthodes de lutte les plus efficaces pour les masses, la grève politique et les soulèvements armés. (En outre, il est à remarquer que déjà en mai 1905, le 3e Congrès du Parti Ouvrier Social-Démocrate Russe, considérait comme l'un des plus importants et des plus inéluctables devoirs, la tâche d'organiser le prolétariat en vue d'une attaque directe contre l'autocratie tsariste, et cela au moyen de soulèvements armés). Ce Congrès chargea toutes les organisations du Parti de se renseigner sur le rôle de la grève générale politique qui au début, et pendant le cours des soulèvements, peut avoir une influence prépondérante. Pour la première fois dans l'histoire du monde, la bataille révolutionnaire atteignit un tel développement et une telle puissance que l'on vit surgir l'insurrection armée en liaison avec la grève générale, cette arme spécifique du prolétariat.

Il est clair que ces expériences valent pour toutes les révolutions prolétariennes du monde. Les bolcheviks les ont étudiées avec beaucoup d'attention et aussi bien par leur côté politique que par leur côté économique. J'indique ici l'enquête sur les grèves politiques et économiques de 1905 et sur les rapports qui existèrent entre elles. On se rendra compte de

l'ampleur de la grève générale d'alors c'était la première fois dans l'histoire du monde qu'on voyait un pareil événement. J'ai fait cette étude dans la revue *Proswestscheniie*, années 1910-1911, et je l'ai résumée d'une façon concise dans la littérature bolchevique étrangère.

Ces grèves générales et les soulèvements armés mettent la question de la violence révolutionnaire et de la dictature à l'ordre du jour, car ces méthodes de combat produisent irrémédiablement – d'abord d'une façon locale – le renversement des anciens gouvernements, la prise du pouvoir par le prolétariat et les classes révolutionnaires, le renversement des propriétaires terriens et, dans une certaine mesure, l'occupation des usines et autres entreprises similaires.

La bataille de masses révolutionnaires de la période citée plus haut, fit apparaitre des organisations jusqu'alors inconnues dans l'histoire du monde, comme les soviets des députés ouvriers et plus tard les soviets des députés soldats, les comités de paysans, etc. C'est un fait certain que les questions fondamentales (pouvoir des soviets et dictature du prolétariat) qui maintenant attirent l'attention des travailleurs conscients du monde entier, étaient pratiquement posées à la fin de 1905. Les principaux interprètes du prolétariat révolutionnaire et du marxisme non falsifié, comme Rosa Luxembourg, estimaient à juste valeur les expériences pratiques et en firent une analyse critique dans les assemblées et la presse. Au contraire, l'immense majorité des partis

officiels social-démocrates et socialistes, et aussi (les réformistes et les gens de la trempe des futurs kautskistes, languetistes, les partisans de Hillquit en Amérique, montrèrent leur complète incapacité de saisir la valeur de ces expériences et de remplir leur devoir révolutionnaire, c'est-à-dire de commencer l'étude et la diffusion des leçons tirées de ces expériences.

En Russie, on commença, chez les bolcheviks comme chez les mencheviks, aussitôt après la défaite du soulèvement armé de décembre 1905, à tirer la leçon de ces expériences. Ce travail fut poussé activement et en avril 1906, au Congrès, appelé Congrès de l'unité, du Parti Social-Démocrate de Russie, à Stockholm, les bolcheviks et les mencheviks se réunissaient pour interpréter les événements et en tirer les conclusions. Les préparatifs de ce Congrès furent faits avec une énergie extraordinaires par les deux fractions: elles publièrent chacune avant le Congrès, au début de 1906, leurs projets de résolutions sur les questions les plus importantes. Ces projets contenus dans ma brochure: *Rapport sur le Congrès de l'unité du Parti Social-Démocrate Russe* (lettre aux travailleurs de Pétersbourg, Moscou 1906) ont été publiés (110 pages, dont presque la moitié contient les textes des projets de résolutions des deux fractions et les conclusions de ce Congrès) renferment la matière principale des questions posées alors.

Les débats sur la valeur des Soviets furent à ce moment déjà liés à la question de la dictature. Les bolcheviks avaient dès avant la Révolution d'Octobre

1905, posé la question de la dictature (voir ma brochure: *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique*), Genève, juillet 1905, publiée dans les *Editions réunies* sous le titre: *Douze années*). Les mencheviks refusèrent de souscrire au mot d'ordre de la dictature. Les bolcheviks avançaient que les Soviets des députés ouvriers constituaient en fait le germe du nouveau pouvoir révolutionnaire, comme cela est littéralement dit dans le projet de résolution bolchevique (page 92 du rapport). Les mencheviks reconnaissaient la valeur des Soviets et ils acceptaient d'en soutenir la création; mais ils ne voulaient pas voir en eux le germe de la puissance révolutionnaire; en général, ils ne parlaient d'aucune forme nouvelle de pouvoir révolutionnaire. Ils repoussaient directement le mot d'ordre de la dictature.

II n'est pas difficile de s'apercevoir que toutes les différences actuelles entre nous et les mencheviks se trouvaient déjà en germes dans les discussions sur les questions de ce temps-là. Les mencheviks (russes et non russes, de l'espèce des kautskistes et des longuetistes), par leur position dans cette question de dictature, ont mérité le nom de réformistes-opportunistes et se sont comportés comme tels. Ils reconnaissent du bout des lèvres la révolution prolétarienne, mais, *en fait*, ils nient la partie la plus essentielle et la plus importante de l'idée de la révolution. Déjà, avant la révolution de 1005, je discutais dans la brochure citée plus haut (*Deux tactiques*) les preuves des mencheviks, qui

m'accusaient d'avoir confondu l'idée de la révolution et de la dictature sans m'en rendre compte (*Douze années*, page 459). J'ai prouvé en détail que, précisément, par ces accusations, les mencheviks montrent leur opportunisme et la nature réelle de leur politique, qu'ils sont dies vassaux de la bourgeoisie libérale dont ils favorisent l'influence sur le prolétariat. Quand la révolution acquiert une force invincible, ses adversaires eux-mêmes commencent à la reconnaître, disais-je, et j'ai montré, en été 1905, l'exemple des libéraux russes qui restaient monarchistes et constitutionnels quand même.

Aujourd'hui, en 1920, on peut ajouter qu'en Allemagne et en Italie, les bourgeois libéraux, ou au moins les plus avertis et les plus habiles d'entre eux, sont prêts à «reconnaître la révolution», pendant qu'ils refusent de reconnaître la dictature d'une ou de plusieurs classes déterminées.

Les libéraux et mencheviks russes d'autrefois, les libéraux allemands et italiens d'aujourd'hui (Kautsky et Turati) montrent au grand jour leur réformisme et leur complète impuissance révolutionnaire. Quand la révolution a atteint une grande force, quand les libéraux la «reconnaissent», quand les classes privilégiées voient se développer la puissance invincible des opprimées et surtout qu'elles en sentent les effets, alors se pose dans toute son ampleur la question (aussi bien pour le théoricien que pour le leader politique) la juste délimitation des classes dans la révolution.

Sans l'idée de la dictature, il est impossible de faire exactement cette délimitation. Quand on ne veut pas préparer la dictature, il est impossible, en fait, d'être révolutionnaire. Cette vérité, mencheviks ne l'ont pas comprise en 1905; cette vérité, les socialistes italiens, allemands, français et autres ne l'ont pas comprise aujourd'hui; ils ont peur des lourdes conditions de la 3e Internationale, ils ont peur, ces gens, capables de reconnaitre la dictature du bout des lèvres, mais incapables de la préparer en fait. A ce sujet, j'ai écrit un commentaire sur les thèses de Marx, que j'ai publié contre les mencheviks russes et que j'ai de nouveau fait imprimer, car elles s'appliquent également aux mencheviks de l'Europe occidentale de 1920:

«Mehring, dans ses remarques sur les articles de Marx, tirés de la *Neue Rheinische Zeitung* de 1848, raconte que les écrivains bourgeois avaient entre autres reproché à la *Neue Rheinische Zeitung* de prétendre que le seul moyen d'arriver à la démocratie était d'établir immédiatement la dictature. (Marx, *Nachlass*, tome 3, p.53) Du point de vue bourgeois vulgaire, la notion de démocratie et celle de dictature s'excluent l'une l'autre. La petite canaille qui forme les différentes catégories bourgeoises a l'habitude de voir les événements sans comprendre la théorie de la lutte de classe; elle croit que la dictature est la disparition de toutes les libertés et de toutes les garanties de la démocratie et leur remplacement par la violence et l'emploi criminel du pouvoir dans l'intérêt personnel des dictateurs.

«En réalité, ce point de vue bourgeois vulgaire est aussi celui de nos mencheviks, qui expliquent l'acceptation du mot d'ordre de la dictature chez les bolchéviks en disant que, par elle, Lénine "ne faisait que chercher son propre bonheur personnel". (*Iskra*, no103, p. 3, colonne 2). Pour apprendre aux mencheviks la différence qu'il y a entre la dictature de classe et la dictature personnelle, de même qu'entre la dictature démo.cratique et la dictature socialiste, il nous faut rester dans les thèses publiées par la Neue Rheinischc Zeitung.

«Toute forme étatique provisoire créée par une révolution, écrit la *Neue Rheinischc Zeiung* le 14 septembre 1848, exige une dictature et une dictature énergique. Nous avons reproché à Camphausen (président du Conseil des ministres après le 18 mars 1848), dès le début, de ne pas s'être comporté en dictateur, de n'avoir pas attaqué et détruit ce qui restait des anciennes institutions. Pendant que M. Camphausen se cantonnait dans les illusions constitutionnelles, le Parti abattu (c'est-à-dire la réaction) renforçait ses positions dans la bureaucratie et dans l'armée et reprenait çà et là la lutte ouverte.

«On voit ici, dit Mehring, à bon droit, en peu de mots ce que la gazette pensait dans ses longues dissertations sur le ministère Camphausen.

«Que signifie ce passage de Mehring? Qu'un gouvernement révolutionnaire provisoire doit être dictatorial; phrase fondamentale que les menchéviks ne pouvaient pas comprendre, eux qui avaient peur

du mot dictature. Il signifie que le devoir de cette dictature est de détruire ce qui reste des anciennes institutions (et même cela était explicitement dans la résolution des bolcheviks au 3e Congrès du POSDR, à propos de notre lutte contre les réactionnaires, et manquait dans la résolution menchevique, comme nous l'avons montré plus haut). Enfin, il résulte de ces mots que Marx raillait les démocrates bourgeois pour leurs illusions constitutionnelles dans une époque de révolution et de guerre civile ouverte.

«Que signifie ce passage que nous trouvons, particulièrement clair, dans l'article de la *Neue Rheinische Zeitung* du 6 juin 1848: Une Assemblée Nationale Constituante, écrit Marx, doit avant tout être une assemblée active, révolutionnairement active. L'Assemblée de Francfort s'adonne à des parades parlementaires et laisse faire les gouvernements. Avec un grand sérieux, ce concile savant, après les réflexions les plus mûres, vote les meilleurs ordres du jour et établit la meilleure Constitution; et à quoi cela sert-il quand le gouvernement met la baïonnette à l'ordre du jour? »

Voilà le sens du mot dictature.

«Les grandes questions qui se posent devant les peuples ne sont tranchées que par la force. Les classes réactionnaires elles-mêmes ont recours les premières à la violence, à la guerre civile; elles mettent la baïonnette à l'ordre du jour, comme l'autocratie russe l'a fait systématiquement depuis le 22 janvier et continue à le faire partout et toujours.

«Quand apparaît une situation de ce genre, quand la baïonnette est à l'ordre du jour, quand le soulèvement est devenu nécessaire et inévitable, alors ces illusions constitutionnelles et ces parades parlementaires servent à couvrir la trahison de la bourgeoisie devant la révolution et à masquer sa frayeur. Une classe vraiment révolutionnaire doit alors lancer directement le mot d'ordre de la dictature.»

C'est ce que disaient les bolcheviks sur la dictature avant la révolution d'octobre 1905.

Après les expériences de cette révolution, j'ai étudié la question de la dictature en détails dans la brochure: *La victoire des cadets et les tâches du Parti ouvrier*, Pétersbourg, 1906; la brochure est datée du 28 mars 1906. Dans cette brochure, je rapporte les discussions essentielles.

Au fond, la brochure a été écrite contre les cadets et, en partie, contre les libéraux sans parti et les gens à moitié cadets et à moitié mencheviks. Mais, en réalité, tout ce qui a été dit sur la dictature vise les menchéviks qui, dans cette question, suivent pas à pas les cadets.

Pendant que les derniers coups de fusils étaient tirés à Moscou, pendant que la dictature militaire et policière fêtait ses sauvages orgies et que les tortures et les exécutions en masse s'étendaient sur toute la Russie, la presse des cadets faisait retentir ses protestations contre la violence de gauche et contre les comités de grèves des partis révolutionnaires.

Les professeurs cadets se servaient de la science et allaient si loin, au profit de Dubassow, qu'ils remplaçaient le mot de dictature par celui de «défense renforcée». Les hommes de science défiguraient leur latin d'école pour étouffer la lutte révolutionnaire. Dictature signifie, remarquez-le bien une fois pour toutes, Messieurs les cadets, un pouvoir illimité qui s'appuie sur la force et non pas sur le droit. Pendant la guerre civile, la force qui remporte la victoire ne peut être qu'une dictature.

Et puis c'est le moment de rappeler à propos de la question de la dictature, la réfutation qui a été faite de la thèse de M. Blanck. Il développa en 1906 la thèse des mencheviks dans un journal sans parti, à tendances menchéviques, et il les félicita de mener le mouvement social-démocrate de Russie sur le chemin qui conduit la social-démocratie internationale, dont la tête est formée par le grand parti allemand.

En d'autres termes, exactement comme le faisaient les cadets, M. Blanck prenait, les bolchéviks pour des révolutionnaires insensés, non marxistes el putschistes. Au contraire, pour les menchéviks étaient des gens sensés et il considérait le Parti Sociat-Démocrate d'Allemagne comme menchevik. C'est la méthode habituelle de raisonnement des social-libéraux, (les pacifistes, ils prennent les réformistes de tous les pays, les opportunistes, les kautskistes et les longuestistes pour des gens raisonnables et les bolchéviks pour des fous.

J'ai fait dans la brochure citée plus haut la réponse que voici:

M. Blanck oppose l'une à l'autre deux périodes de la Révolution russe: la première en quelque sorte va d'Octobre à décembre 1903, c'est l'époque de la tourmente révolutionnaire. La deuxième est l'époque actuelle, que nous appelons à bon droit le règne des cadets ou période de la Douma des cadets.

M. Blanck dit que cette dernière est caractérisée par le retour de la raison et de la pensée; on peut voir réapparaître l'activité consciente, mesurée, systématique. La première, au contraire, est celle du manque complet d'entente dans la théorie comme dans la pratique. Tous les principes et les idées social-démocrates avaient fait faillite. La tactique préconisée par la social-démocratie russe était bien oubliée et même sa thèse sur le mouvement mondial.

C'est là une prétention fondamentale, radicalement fausse, que de vouloir que la théorie entière du Marxisme ne s'applique pas à la tourmente révolutionnaire. En est-il donc ainsi? Quel est le principe fondamental le plus important de la théorie marxiste? C'est que le prolétariat reste jusqu'à la fin la seule classe révolutionnaire et qu'il forme l'avant-garde dans toutes les révolutions.

Peut-on dire que cette base de la thèse social-démocrate sur le mouvement mondial a fait faillite pendant la tourmente?

Au contraire, elle a été confirmée de la façon la plus éclatante. C'est contre le prolétariat que furent

engagés les principaux combats, et même on peut dire, presque tous les combats de la première période.

C'est la première fois dans l'histoire du monde qu'une révolution fut saluée avec enthousiasme dans les pays les plus grands et même les plus avancés en civilisation, et qu'on vit apparaitre une méthode de combat spécifiquement prolétarienne, la grève politique.

Le prolétariat passa à l'action directe révolutionnaire (à l'heure où les cadets, avec M. Blanck, l'invitaient dans la Douma de Boulygin, comme le font les professeurs cadets pour leurs étudiants, à venir s'adonner à l'étude).

Le prolétariat en Russie, par ses propres moyens, s'empara de la Constitution, qui, pour parler poliment, est non seulement morte depuis, mais tombée en pourriture.

Il employa, en octobre 1917, la méthode tactique du 3e Congrès du PSDR, dont on avait discuté pendant six mois. La résolution bolchevique proposait alors d'apporter une attention particulière à l'étude de l'emploi simultané de la grève générale politique et de l'insurrection armée.

Nous avons pu étudier cette lactique pendant la période de tourmente révolutionnaire, du dernier trimestre de l'année 1905.

Avec sa méthode, notre idéologue petit-bourgeois dénature les faits de la façon la plus révoltante, la plus insupportable. Il n'a cité aucun fait qui

contredise la théorie marxiste et les conclusions pratiques tirées par nous de la tourmente révolutionnaire. Il a essayé de cacher le caractère principal de cette période, qui est la confirmation des principes et idées du programme social-démocrate.

Sur quoi s'appuyait donc M. Blanck pour aboutir à une conclusion aussi effroyablement fausse et prétendre que la tourmente révolutionnaire avait amené la faillite du Marxisme? L'examen de ce point est fort intéressant, il nous montre la véritable nature politique de la bourgeoisie.

En quoi consiste donc la différence qu'il y a entre la période de tourmente révolutionnaire et celle des cadets, au point de vue des méthodes d'activité politique? Avant tout et surtout en ceci: dans la période de tourmente révolutionnaire, nous avons vu apparaitre et se développer les facultés créatrices du peuple et nous n'avons pas observé ce phénomène dans les autres périodes. Les faits les plus intéressants furent alors: 1° la conquête de la liberté politique par le peuple – sa réalisation sans loi ni droit quelconque, sans restriction aucune (liberté de réunion, liberté de la presse, liberté d'association, de congrès, etc.); 2° la création de nouveaux organes de pouvoir révolutionnaire — soviets des ouvriers, soldats, cheminots, des députés paysans, changement radical sur une base nouvelle de l'administration des villes et des campagnes.

Ces organes furent tirés exclusivement des couches profondes de la population, ils furent créés en dehors de toute loi et règle quelconque

uniquement sur le plan révolutionnaire, comme produits de la force créatrice innée du peuple, comme manifestation de l'activité naturelle du peuple qui s'est libéré des chaînes de l'ancienne police. Tels étaient finalement les organes du pouvoir, bien qu'ils fussent encore embryonnaires, élémentaires, de forme indéterminée et peu solides dans leur fonctionnement. Ils agirent comme pouvoir d'Etat par exemple à Pétersbourg, où ils s'emparèrent des imprimeries et arrêtèrent les policiers qui empêchaient le peuple de réaliser son droit (à Pétersbourg également, où le nouveau pouvoir était très faible, tandis que l'ancien était très fort) ils agirent comme pouvoir d'Etat, quand ils signifièrent à tout le peuple de ne pas donner un sou à l'ancien gouvernement. Ils jetèrent l'embargo sur le trésor de l'ancien gouvernement (le comité des grèves des cheminots du Sud) et le mirent à la disposition du nouveau gouvernement du peuple. N'était-ce là évidemment le germe d'un nouveau gouvernement du peuple, ou si vous le voulez d'un gouvernement révolutionnaire?

Par son caractère social, cet embryon n'était-il pas celui de la dictature des éléments révolutionnaires du peuple? N'en soyez pas étonnés, Messieurs Blanck et Kiesswetter, voyez-vous qu'il ne s'agit pas ici de protection renforcée, ce qui, pour les bourgeois, répond au mot de dictature? Nous vous avons déjà ait que vous n'entendiez rien à la notion scientifique de dictature? Nous vous apprendrons ce que c'est, mais auparavant, nous voulons indiquer la troisième méthode d'action de la période de tourmente

révolutionnaire, l'emploi de la violence par le peuple contre ses oppresseurs.

Les organes décrits par nous étaient, en germe, une dictature, c'est pourquoi ce pouvoir n'en reconnaissait aucun autre, ni aucune loi ou règle venant de qui que ce soit.

Un pouvoir illimité existant en dehors des lois, s'appuyant, au sens le plus strict du mot, sur la violence, voilà la dictature. Mais la violence sur laquelle s'appuyait ou tentait de s'appuyer le nouveau pouvoir n'est pas la violence des baïonnettes, exercée par une poignée de militaires, ni la violence de la police, ni la puissance de l'or, ni la puissance de certaines institutions d'autrefois. Ce n'est rien de pareil, les organes nouveaux du pouvoir n'ont pour moyen d'action ni l'or, ni les vieilles institutions. Leur force (puissiez-vous le comprendre, messieurs Blanck et Kiesswetter?) n'a rien de commun avec les anciennes armes de la violence, avec la protection renforcée, car il ne s'agit pas d'état de protection renforcée du peuple, au moyen de la police et d'autres organes de l'ancien pouvoir contre ceux qui l'oppriment.

Sur quoi donc s'appuie cette violence? Sur la masse du peuple. C'est là la différence fondamentale qui existe entre le nouveau pouvoir et tous les organes de l'ancien. Ceux-ci étaient les organes du pouvoir de minorité sur les masses des ouvriers et paysans. Les autres sont organes du pouvoir du peuple sur la minorité, sur une poignée de policiers oppresseurs, sur une minorité de nobles et de

fonctionnaires privilégiés. Voilà la différence qui existe entre la dictature sur le peuple et la dictature du peuple révolutionnaire, remarquez-le bien, messieurs Blanck et Kiesswetter.

L'ancien pouvoir, comme dictature de la minorité, ne pouvait se maintenir que par la police et en privant les masses toute participation au pouvoir. II se défiait systématiquement des masses, il craignait la lumière, il ne se maintenait que par le mensonge. Le nouveau pouvoir, comme dictature d'une immense majorité, ne peut se maintenir que par confiance de l'immense majorité des masses et par la participation de celles-ci au pouvoir.

* * *

Pas de cautionnement, rien de secret, pas de formalités: Es-tu un travailleur? Veux-tu combattre pour délivrer la Russie des quelques policiers qui l'oppriment? Tu es un camarade, choisis ton député immédiatement, vote comme tu l'entends, nous l'acceptons volontiers et avec joie comme membre de plein droit de notre Soviet de députés ouvriers, de notre Comité de paysans, de notre Conseil de soldats.

C'est là un pouvoir qui fait tout sous les yeux des masses, il est accessible à la masse sorti directement de la masse. C'est un organe direct de la masse du peuple et de sa volonté. Tel était le nouveau pouvoir, ou, plus exactement, son embryon, car la victoire de l'ancien détruisit rapidement les bourgeons de la jeune plante.

Messieurs Blanck et Kleswetler, vous demandez volontiers: Pourquoi parler ici de dictature et de violence? Est-il possible à la masse immense d'instaurer la violence contre quelques-uns? Des centaines de millions de dictateurs peuvent-ils s'imposer à un millier ou une dizaine de mille de gens?

Cette question est habituellement posée par des personnes qui voient employer la notion de dictature dans un sens nouveau pour elles. Elles sont habituées à la violence et à la dictature policières. Il leur semble que le nouveau pouvoir doit exister sans police d'aucune sorte, que ce doit être une dictature, sans dictature policière. Elles disent que des millions d'hommes ne doivent pas employer la violence contre des milliers d'autres.

Elles se trompent, elles se trompent. Elles n'entendent rien au développement de la Révolution. Elles oublient que le nouveau pouvoir ne tombe pas du ciel, mais qu'il nait et se développe à côté de l'ancien et contre lui. Sans violence contre les dictateurs qui tiennent en mains les armes de l'ancien pouvoir, le peuple ne peut pas se libérer de ses oppresseurs.

Voici un exemple, un simple petit exemple, Messieurs Blanck et Kiesswetter, afin que vous puissiez comprendre, il est à la portée de l'intelligence d'un cadet et de son esprit obtus. Mettez-vous devant le cas d'Abramov, qui torture et estropie Spiridonova. Pour celle-ci sont des centaines de gens désarmés; pour Abramov, quelques

cosaques. Que fera le peuple pour empêcher la torture de Spiridonova en prison? II emploiera la violence contre Abramov, il engagera le combat et voudra l'abattre. Mais Abramov, avec ses cosaques armés, selon toutes probabilités, tuera quelques personnes et jettera le reste en prison, pour empêcher le développement de l'émeute et faire un exemple.

Voyez-vous, Messieurs Blanck et Kiesswetter, Abramov avec ses cosaques torturant Spiridonova, c'est la dictature militaire et policière sur le peuple. Le peuple révolutionnaire, celui qui se prépare à la bataille contre les dictateurs bourgeois, et non pas celui qui perd son temps aux bavardages, aux exhortations et condamnations de ceux qui gémissent et ont peur, celui qui n'est pas arrêté par le sentiment bourgeois, en un mot le vrai peuple révolutionnaire, contre les Abramov, emploie la violence... C'est ce qu'on appelle la dictature du peuple. C'est la dictature, car c'est la violence du peuple contre Abramov, une violence qui n'admet aucune loi. Un bourgeois s'y opposera, car il ne veut pas arracher Spiridonova à ses bourreaux en employant la violence, parce que c'est illégal.

Avons-nous une loi qui nous permette de mettre à mort Abramov? Quelques idéologues de la bourgeoisie n'ont-ils pas une théorie d'après laquelle il ne devrait jamais plus y avoir de violence? La définition scientifique de la dictature ne signifie rien d'autre qu'un pouvoir qui n'est limité par rien, par aucune loi, absolument par aucune règle, un pouvoir reposant sur la force directement; rien d'autre, tel est

le sens de la notion de dictature, remarquez-le bien, vous, messieurs les cadets. Si nous allons plus loin, en ce qui concerne la dictature du peuple dans l'exemple cité, le peuple, la masse de la population, une masse, jusqu'alors amorphe, se réunit à un endroit déterminé, se forme elle-même directement, s'érige en tribunal, emploie la violence et établit un nouveau droit révolutionnaire.

Enfin, c'est précisément la dictature du peuple révolutionnaire.

Pourquoi est-ce donc la dictature du peuple révolutionnaire et non du peuple tout entier? Parce que le peuple tout entier ayant souffert d'une façon continue et la plus cruelle sous les héros d'Abramov, est composé de gens physiquement abattus, intimidés et moralement sans énergie, capables d'admettre la théorie de la non-violence, ou neutralisés simplement par les préjugés, l'habitude, la roubine, l'indifférence. C'est de ces gens que les bourgeois disent qu'ils sont capables d'éviter une bataille un peu dure et de ramper à leurs genoux (en la circonstance de leur tendre la main). C'est pourquoi ce n'est pas l'ensemble du peuple qui réalise la dictature, mais seulement l'élément révolutionnaire qui ne craint pas l'ensemble du peuple, qui éclaire celui-ci sur son action et son unité, qui l'invite à prendre part non seulement à l'administration de l'Etat, mais aussi au pouvoir et à l'établissement de l'Etat.

L'exemple simple que nous avons montré contient ainsi tous les éléments des idées de Dictature du

peuple révolutionnaire et de dictature militaire et policière. De ce petit exemple qui doit être compris même d'un érudit professeur Cadet, nous pouvons passer à un champ plus étendu de phénomènes de la vie politique.

La Révolution au sens étroit, strict, du mot, est précisément une période de la vie du peuple du genre suivant: Quand les siècles, à la longue, ont accumulé la rage contre les héros d'Abramov, alors, en fait, et non en mots, les millions d'hommes de la masse rompent les barrières. Le peuple se réveille et se fâche et il veut se libérer des Abramov; il emploie contre eux la violence et il saisit le pouvoir pour s'en servir contre eux. Cela arrive nécessairement, mais non pas d'une façon aussi simple et soudaine que dans l'exemple que nous avons pris pour être à la portée du professeur Cadet. Ce combat du peuple contre les Abramov, combat au sens étroit, direct, du mot, cette libération du joug d'Abramov demande des mois et des années de tourmentes révolutionnaires. Cette libération du joug d'Abramov par le peuple est le contenu réel de tourmente, de ce qu'on appelle la grande Révolution Russe; cette libération considérée au point de vue des méthodes d'investigation historiques se présente sous les formes dont nous avons parlé quand nous nous occupions de la tourmente révolutionnaire, à savoir:

1° La conquête des libertés politiques par le peuple, c'est-à-dire de libertés telles que leur réalisation fait disparaitre les Abramov; 2° la formation par le peuple d'un pouvoir révolutionnaire nouveau contre les Abramov et les bénéficiaires de

l'ancien ordre, imposé par la police; 3° 1'emploi de la violence pour écarter, désarmer et rendre inoffensifs ces chiens enragés que sont les Abramov, les Dournouvo et les Doubassov.

N'est-il pas bien que le peuple emploie de telles méthodes illégales et irrégulières de combat dans la lutte pour la liberté et l'instauration d'un pouvoir révolutionnaire que personne n'a formulé d'avance, ni reconnu, qui emploie la violence contre les oppresseurs du peuple? Oui, cela est très bien, c'est la plus haute expression de la lutte du peuple pour la liberté. C'est le grand moment où le tourbillon formé des meilleurs hommes de Russie, de la masse du peuple et non d'un tsar, passe à la réalisation de ses droits. C'est aussi bien que la libération de Spiridonova, dans notre exemple, des griffes d'Abramov, que le désarmement de celui-ci et sa neutralisation par la violence.

Nous tombons ici en plein dans l'hypocrisie et la frousse des cadets. Le cadet est un idéologue bourgeois, puisque sur la politique, sur la libération du peuple, sur la révolution, il a le même point de vue que le bourgeois, qui, dans notre exemple, empêche la foule d'arrêter la torture de Spiridonova. Le bourgeois déconseille d'enfreindre la loi, d'essayer de libérer la victime des mains au bourreau, qui agit au nom de la violence légale.

Si le bourgeois de notre exemple est moralement un mutilé, nous répétons que cette dégénérescence s'étend à la bourgeoisie tout entière et qu'elle est déterminée non pas par des causes personnelles,

mais par des causes sociales dues aux préjugés indéracinables du philistinisme bourgeois.

Pourquoi M. Blanck prétend-il qu'il n'y a pas besoin de preuves pour montrer que pendant la tourmente révolutionnaire tous les principes marxistes avaient fait faillite? Parce qu'il dénature le Marxisme, parce qu'il considère comme non marxistes la conquête de la liberté, rétablissement d'un pouvoir révolutionnaire, l'emploi de la violence par le peuple.

Nous rencontrons cette conception tout le long de l'article de M. Blanck, et non seulement chez M. Blanck, mais aussi dans les articles de tous les cadets, et aujourd'hui chez Plekhanov qui fait l'éloge des cadets, et qui est devenu l'écrivain attitré des libéraux et des radicaux, et chez les bernsteiniens, chez Prokopovitch, chez Kouskowa et tutti quanti

Voici maintenant les raisons — croyons-nous — pour lesquelles cette conception est née et devait naitre.

Elle est née directement du Bernsteinisme, ou d'une manière plus large, de la mentalité de la social-démocratie occidentale. Cette mentalité fausse, systématique, qui a été démasquée sur toute la ligne, par les orthodoxes d'occident, est maintenant importée en Russie sous une autre forme. Les bernsteiniens reconnaissaient le Marxisme, à l'exception de son côté directement révolutionnaire. Ils considéraient la bataille parlementaire non pas comme l'une des méthodes de combat que l'on peut employer dans certaines périodes historiques mais

comme la forme principale et même presque exclusive de combat. La violence, l'occupation des usines, la dictature seraient inutiles. Cette déformation banale et bourgeoise du Marxisme a été importée en Russie par les Blanck et autres admirateurs de Plekhanov. Ils sont tellement habitués à cette déformation, qu'ils ne regardent même plus comme nécessaire de prouver l'abandon des principes et idées marxistes pendant la tourmente révolutionnaire.

Pourquoi une telle conception devait-elle naître nécessairement? Parce qu'elle correspond à ce qu'il y a de plus profond dans les couches et les intérêts de classe de la petite bourgeoisie. L'idéologue de la société bourgeoise épurée, laisse de côté toutes les méthodes de combat, qui servent au peuple révolutionnaire pendant la tourmente, et que la social-démocratie révolutionnaire approuve. L'intérêt de la bourgeoisie exige que le prolétariat prenne part à l'attaque de l'autocratie, mais que le premier rôle ne passe pas aux ouvriers et aux paysans qui ne doivent pas renverser complètement les féodaux de l'autocratie et les organes de la police. La bourgeoisie veut tenir ces organes, elle veut leur imposer son contrôle direct, elle en a besoin contre le prolétariat, et leur disparition faciliterait considérablement la victoire de ce dernier. C'est pourquoi les intérêts de classe de la bourgeoisie exigent la monarchie, ils ne permettent pas l'établissement de la dictature du peuple révolutionnaire: "Combats l'autocratie, dit la bourgeoisie au prolétariat, mais ne renverse pas les

anciens organes de la violence car j'en ai besoin. Combats d'une façon larlementaire, c'est-bdire dans les limites tracées par moi, d'accord avec la monarchie, combats au moyen d'organisations, non pas telles que les Soviets de députés ouvriers et soldats, etc... mais telles que celles dont j'ai permis la création en accord avec la monarchie, que j'ai reconnues et définies et que j'ai rendues inoffensives pour le capital."

Voilà pourquoi la bourgeoisie parle de la période de tourmente avec dédain, mépris, rage et haine, mais quand il s'agit de la période de constitutionnalisme sous Doulassov, elle se montre pleine d'enthousiasme et elle éprouve un amour éternel et petit-bourgeois pour la réaction.

C'est toujours la même chose, le propre éternel des cadets est de tâcher de s'appuyer sur le peuple, mais de craindre son initiative révolutionnaire.

On comprend pourquoi la bourgeoisie craint plus que le feu, le retour de la tourmente, pourquoi elle ignore et veut ignorer les éléments de la nouvelle crise révolutionnaire, pourquoi elle compte sur les illusions constitutionnelles et elle les diffuse.

Maintenant nous avons bien élucidé la raison pour laquelle MM. Blanck et consorts déclarent que pendant la tourmente on a oublié tous les principes et idées du Marxisme. M. Blanck — comme tous les bourgeois — reconnait le Marxisme, à l'exception de son côté révolutionnaire. Il reconnait la méthode de combat de la social-démocratie à l'exception de l'action directe révolutionnaire.

La tactique de M. Blanck dans son interprétation de la période de tourmente est au plus haut point à montrer comme illustration de l'incapacité bourgeoise à comprendre les mouvements prolétariens, de l'angoisse bourgeoise devant le combat décisif, de la haine bourgeoise contre les méthodes révolutionnaires, qui tendent à résoudre le problème historique et social.

M. Blanck s'est trahi, il a découvert cette fois son intelligence bornée de bourgeois. II a lu et entendu dire que la social-démocratie pendant la tourmente avait fait une faute; il s'est efforcé d'en conclure, sans preuve, mais avec insistance et sans appel que tous les principes du Marxisme avaient été abandonnés.

Mais remarquons-le au sujet de cette faute, y a-t-il une période dans le développement du mouvement ouvrier et de la social-démocratie où l'on n'ait pas de faute quelconque, où l'on n'ait pas pu observer un écart à droite ou gauche. Est-ce que l'histoire de la période de batailles parlementaires de la social-démocratie allemande est telle qu'on puisse considérer comme idéale et qu'il soit impossible de la surpasser? N'est-elle pas pleine de fautes du même genre? Puisque M. Blanck n'est pas tout à fait un profane dans les questions socialistes, il pourrait facilement se rappeler Mühlberger, Dühring, la question de la subvention des vapeurs, celle des jeunes et Bernstein et beaucoup, beaucoup d'autres.

Pour M. Blanck, l'étude du développement réel de la social-démocratie n'a pas d'importance, ce qu'il cherche, c'est d'amoindrir le caractère prolétarien de

la bataille afin de réconforter dans sa détresse son parti des cadets.

En fait, si nous nous plaçons au point de vue des déviations pendant la période de tourmente révolutionnaire, nous apercevrons clairement ce résultat important, à savoir que l'unité intellectuelle de la social-démocratie fut plus grande que jamais.

La tourmente a non pas éloigné, mais, au contraire, rapproché les deux ailes de la social-démocratie. Au lieu des différences d'opinions antérieures, il y eut unité de vues sur le soulèvement armé; les social-démocrates des deux fractions travaillèrent ensemble dans les Soviets de députés ouvriers et soldats, ces organes propres du pouvoir révolutionnaire en germe. Les soldats et paysans venaient dans ces Soviets et, de concert avec les Partis révolutionnaires et petit-bourgeois, ils lançaient des manifestes.

Au lieu de l'étroitesse d'esprit de l'époque antérieure à la Révolution, la solidarité était mise en pratique. La montée de la vague révolutionnaire fit les divergences d'opinion et contraignit tout le monde à reconnaitre la même tactique dans la bataille. Elle rejeta la question de la Douma, mit celle de l'insurrection à l'ordre du jour et rapprocha les révolutionnaires, les social-démocrates et même la démocratie bourgeoise révolutionnaire. Dans le *Swerni Golos* les mencheviks et les bolchéviks lançaient des appels en faveur de la grève générale et de l'insurrection, et ils invitaient les ouvriers à ne pas cesser la lutte tant qu'ils n'auraient pas le pouvoir

entre les mains. Les couches révolutionnaires de la population dictaient elles-mêmes les mots d'ordre. Il n'y eut de divergence qu'au sujet des détails dans l'interprétation des événements. *Natchalo*, par exemple, considérait les Soviets des députés ouvriers comme un organe d'auto-administration, la *Novaia Jizn* les considérait comme l'embryon du pouvoir révolutionnaire qui devait réunir le prolétariat et la démocratie révolutionnaire. *Natchalo* Inclinait pour la dictature du prolétariat; la *Nouaia Jizn*, pour la dictature démocratique des ouvriers et des paysans„

Est-ce que le dévelopement de n'importe quel parti social-démocrate occidental ne montre pas des divergences d'opinion de cette importance?

La falsification des faits par M. Blanck, son altération intolérable de l'histoire d'hier montre par cela même que nous avons à faire à un interprète d'une banalité toute bourgeoise, qui a montré sa stupidité dans ses appréciations sur la tourmente révolutionnaire (tous les principes, disait-il, sont oubliés, la pensée et la simple raison ont fait faillite). Au contraire, la période d'écrasement de la Révolution et des progrès de l'élite bourgeoise (sous la protection de Doubassov) est celle de l'activité raisonnable, consciente et méthodique. Cette appréciation des deux périodes, celle de la tourmente et celle des cadets, domine tout l'article de M. Blanck. Quand le cours de l'histoire de l'humanité prend l'allure d'une locomotive, alors, dit-il, c'est la tourmente, la marée montante, la faillite des principes et des idées. Quand, au contraire, il prend

l'allure d'un bœuf au pas alors c'est le règne de la raison et de la mesure.

Quand les masses populaires, dans leur simplicité et leur entêtement primitif commencent à faire l'histoire à leur manière, à poser de nouveaux principes et une nouvelle théorie et à les mettre immédiatement en pratique, alors le bourgeois est pris de peur et il pousse des cris d'effroi. Il dit que la raison est rentrée sous terre. (N'y a-t-il pas longtemps qu'elle y est retournée, ô héros de la bourgeoisie?)

N'a-t-on pas vu au cours de l'histoire, dans des circonstances semblables, les masses faire montre de raison, pendant que certaines personnalités perdaient leur bon sens? Les masses n'ont-elles pas fait preuve d'une puissance de réalisation vivante et objective alors que tant d'autres ne sont que des réalisateurs en chambre.

Quand le mouvement de masses a été écrasé au moyen de fusillades, d'exécutions, de bastonnades et par la famine; quand les punaises de la science professorale créée aux frais de Dubassov commencent à ramper et travailler au nom du peuple, dont ils vendent et trahissent les intérêts au profit de quelques privilégiés, alors pour les chevaliers de la bourgeoisie, on entre dans une période de progrès, de tranquillité et de paix. La pensée et la raison font leur réapparition. Le bourgeois proteste toujours et plus que jamais de sa loyauté (qu'il s'agisse de la *Poliarnaia*, *Swezda* on de la *Nacha Jizn*); que nous lisions Strouve ou BJanck,

c'est toujours la même chose: toujours cette appréciation stupide, pédantesque, bureaucratique des périodes révolutionnaire et réformiste. La première est insensée, folle, c'est la faillite de la raison et de la pensée; l'autre est consciente, ordonnée et pleine d'activité.

Ne changez pas la valeur de mes mots, ne dites pas que je vous ai parlé de mes préférences pour l'une ou l'autre des périodes de M. Blanck. Il n'est pas question de cela, car ce n'est pas de nos préférences subjectives que dépend le changement des périodes historiques. Il s'agit de ceci que dans l'analyse des caractères propres de chacune des deux périodes (et ceci en tonte impartialité) les Blanck ont dénaturé la vérité volontairement. Il s'agit de ceci que les périodes de révolution nous apparaissent comme plus étendues, plus riches, plus conscientes, plus pleines de hardiesse et de couleurs en comparaison des périodes cadettes, petites-bourgeoises et réformistes. Mais les Blanck ont bien soin de ne pas s'arrêter sur ce point. Ils appellent pauvreté les riches facultés créatrices du peuple. Ils prennent le manque d'initiative des masses opprimées pour une victoire des fonctionnaires et des bourgeois. Ils gémissent sur la faillite de la pensée et de la raison lorsqu'ils voient le renversement des lois fabriquées par de quelconques bureaucrates de chancelleries ou des libéraux à un penny la ligne (vendus et vendre); lorsqu'ils voient l'activité politique des gens du peuple qui simplement, directement, immédiatement, brise la machine d'oppression, saisit le pouvoir, saisit ce qui était considéré comme

la propriété de quelques voleurs du bien populaire, en un mot, quand des millions d'opprimés s'éveillent à la pensée et à la raison, qu'ils s'éveillent non pas seulement à la lecture des livres, mais à la réalité, à l'activité humaine et qu'ils font, des créations dont l'apparition fait époque dans l'histoire.

Tels furent les débats sur la dictature, en Russie, pendant les années 1905 et 1906.

MM. Dittmann, Kautsky, Crispien et Hilferding en Allemagne, Longuet et consorts en France, ses amis en Italie, les MacDonald et Snowden en Angleterre parlent de la dictature très exactement comme M. Blanck et les cadets en Russie pendant l'année 1905. Ils ne comprennent pas la dictature, ils ne sont pas à la page, ils attendent... Ils sont incapables, ces nommes, de faire, de réaliser quelque chose.

Juin 1920